

SOPHIE CADALEN

Rêves
de
femmes

ce que
vos fantasmes
disent de vous

L E D U C . S
E D I T I O N S

SOPHIE CADALEN

Rêves de femmes

Les fantasmes ? Un monde secret, tabou, qui inquiète les femmes...
Quand des pensées inavouables leur viennent à l'esprit, elles s'interrogent. Car les fantasme de prince charmant, de domination, de soumission ont un sens caché qui leur échappe. Sont-elles de « vraies » femmes ? Que vivent les autres ?

Une psychanalyste raconte. Sur son divan, des femmes s'inquiètent : « Est-il normal d'avoir des rêves si violents, si obscènes ? » Ou, au contraire : « Pourquoi je ne fantasme pas ? Suis-je coincée ? Mon imaginaire serait-il frigide ? » Ces questions oscillent entre « suis-je normale ? » et « comment faut-il être ? ». Cet ouvrage est le premier qui ose expliquer aussi simplement le monde des fantasmes féminins. Un document précieux que chaque femme devrait lire pour mieux se connaître... et mieux se comprendre.

Sophie Cadalen est psychanalyste à Paris. Elle est l'auteur de *Aimer sans mode d'emploi* (Eyrolles), *La belle ambition* (J.C. Lattès) ou encore *Tout pour plaire... et toujours célibataire* (Albin Michel).

ISBN 979-10-285-0224-9



9 791028 502249

15 euros
Prix TTC France

L E D U C . S
E D I T I O N S

design : bernard amiard

RAYON : SEXUALITÉ, DÉVELOPPEMENT PERSONNEL

SOPHIE CADALEN

RÊVES DE FEMMES

CE QUE VOS

FANTASMES

DISENT DE VOUS

L E D U C . S
E D I T I O N S

DU MÊME AUTEUR

Le Divan, roman, Blanche, 1999.

Tu meurs, roman, Le Cercle, 2001. Tabou, 2014.

Les Autres, roman, Blanche, 2002. Tabou, 2015.

Double-vie, roman, Blanche, 2008. Pocket, 2010.

Femmes de pouvoir. Seuil, 2008.

Toi Mars, moi Vénus. Leduc.s, 2009.

Tout pour plaire... et toujours célibataire, Albin Michel, 2009.

La belle ambition. J.C. Lattès, 2013.

Aimer sans mode d'emploi. Eyrolles, 2014.

Vivre ses désirs, vite ! Philippe Rey, 2016.

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez chaque mois :

- des conseils inédits pour vous sentir bien ;
- des interviews et des vidéos exclusives ;
- des avant-premières, des bonus et des jeux !

Rendez-vous sur la page :

ou scannez ce code :

<http://leduc.force.com/lecteur>



Découvrez aussi notre catalogue complet en ligne sur notre site :
www.editionsleduc.com

Enfin, retrouvez toute notre actualité sur notre blog : blog.editionsleduc.com
sur notre page Facebook : **Leduc.s Éditions**

Ce livre est la réédition du livre *Rêves de femmes : faut-il oser les fantasmes ?* paru en 2005.

Collection dirigée par Patricia Delahaie

© 2016 Leduc.s Éditions
17, rue du Regard
75006 Paris – France
E-mail : infos@leduc-s.com
ISBN : 979-10-285-0224-9

*Je remercie les femmes, et les hommes,
qui m'ont offert leurs fantasmes
et leur confiance*

Introduction

Des femmes viennent me voir, elles s'étendent sur mon divan et parlent. Je les écoute. Elles disent leurs doutes, leurs culpabilités, leurs envies – leurs peurs de ces envies –, leurs peurs des jouissances qu'elles éprouvent ou que leur corps réclame. Elles racontent leurs fantasmes, ou leur incapacité – croient-elles – à fantasmer. Elles s'interrogent :

« Est-il normal d'avoir des rêves si violents, si obscènes ? Les autres sont-elles comme moi ? Ont-elles des pensées incongrues, inavouables ? Si violentes parfois ? Si peu morales... ? »

Ou bien elles se demandent au contraire : « Pourquoi n'ai-je pas envie d'audaces nouvelles ? Pourquoi, lorsque mon amant me demande mes fantasmes, je ne trouve rien à lui dire ? Est-ce que je n'en ai pas ? Mon imaginaire serait-il frigide ? Et moi avec... ? Il paraît qu'il faut fantasmer, que c'est le signe d'une sexualité épanouie, alors pourquoi je ne fantasme pas ? Suis-je coincée... ? Et si je n'ai pas de fantasmes, dois-je obéir à ceux de mon partenaire... ? J'ai peur de le perdre si je ne coopère pas. Lui a des fantasmes et des besoins, il n'a pas à subir les conséquences de ma libido atrophiée... Que faire ? »

Et ces questions reviennent, posées par chacune de façon singulière, oscillant entre le « suis-je normale ? » et le « comment faut-il être ? ». Des questions qui interrogent le bon fonctionnement d'une femme, sa

bonne façon d'imaginer et de vivre sa sexualité, sa bonne aptitude à fantasmer. Or, ce que je remarque toujours, venant de ces femmes et de leurs dires, c'est la référence à La Femme qui les aliène toutes. À l'aune de laquelle elles ne cessent de s'évaluer.

Plonger dans l'océan houleux – mais pas dangereux – des fantasmes féminins, c'est d'abord étripier le fantasme de La Femme. Un fantasme porté par les hommes, nourri par les femmes elles-mêmes, conforté par le « bon sens » et les médias. Fantasmer La Femme, c'est fantasmer ce que je dois être, moi, en tant que femme. Ce que je dois ressentir, quels doivent être mes désirs, leur fréquence et leur direction, comment je dois jouir, quelle en est la juste intensité.

Le fantasme de La Femme est un assemblage d'images de ce que je pense être la féminité : ce qu'on m'en a dit, ce que j'en ai compris, ce qui est censé la garantir, ce que je dois en montrer pour la démontrer. Des images comme autant de fantasmes amalgamés sous l'étiquette de La Femme, la « vraie Femme ». Et toute femme doute de l'être vraiment, femme, au regard de cette référence. Une référence trop figée pour refléter le vivant d'une femme.

Souvent, les fantasmes, lorsqu'ils sont vécus individuellement et confiés à l'écoute sans jugement du divan, dérogent à ce fantasme de La Femme. Ils le dérangent comme on le ferait d'un objet, toujours rangé au même endroit et sur la même étagère, dont on conteste soudain la place et que l'on déplace. Nos fantasmes, qu'ils soient ou non révélés, sont nos refus inconscients de nous ranger à la place de La Femme qui, depuis si longtemps, nous est assignée. Une place à laquelle je ne peux me tenir, quels que soient mes efforts pour m'y inscrire.

Alors oui, les femmes fantasment. Toutes les femmes fantasment, qu'elles en aient ou non conscience. Mais pour repérer ces fantasmes, pour que chaque femme reconnaisse ses propres « productions » fantasmatiques, il nous faudra d'abord dégommer ici les lieux communs sur leur « nature » féminine. Car si les femmes fantasment, si la plupart de leurs fantasmes, lorsqu'ils émergent au conscient, se ressemblent, ils

sont plus fous, plus larges, plus cruels aussi que les quelques fantasmes répertoriés dans la plupart des magazines. Un répertoire qui, encore une fois, les assujettit à une supposée normalité et leur définit la vraie féminité.

Mais si ces répertoires ont tant de succès, c'est que l'éventail de nos fantasmes, leur vastitude effraient les femmes elles-mêmes. Ils révèlent l'énergie fabuleuse qui nous habite et qui trouve sa source dans le sexuel. Une source qui, pour le coup, explose tous les schémas normatifs et raisonnables dont nous nous blindons.

Visiter ces fantasmes, les entendre, les interpréter, c'est leur ôter ce masque d'horreur qui nous pousse à les refouler. Ou à les ranger dans des catégories qui rassurent notre aspiration au normal. Rencontrer ses fantasmes, les débarrasser du fardeau moral qui les accable, c'est pousser les murs d'une identité féminine trop étroite pour chaque femme. Et pour être libre de fantasmer, nous irons entendre où se logent nos fantasmes, comment ils s'expriment, à quoi ils nous servent, où ils nous freinent et pourquoi ils se dérobent jusqu'à nous faire croire à leur absence.

Vivre ses fantasmes, c'est d'abord se débarrasser du fantasme de la bonne façon de fantasmer, de ce qu'ils doivent être et de ce que je suis supposée en faire.

Le fantasme de la femme

Interroger les fantasmes des femmes, c'est interroger ce qu'elles veulent, ce qu'elles aiment, ce à quoi elles rêvent, ce qui les inspire. Connaître leurs fantasmes, c'est peut-être comprendre, et savoir enfin, comment naît le désir de ces femmes, comment il surgit et comment il s'exprime. Un savoir que beaucoup d'hommes aimeraient posséder, et que beaucoup de femmes, qui se demandent ce qu'il en est de leur désir, aimeraient maîtriser.

Car ce que veulent les femmes, les hommes depuis toujours se le demandent. Qu'est-ce qu'elles réclament d'eux ? Qu'est-ce qu'elles imaginent ? Quelles sont leurs attentes, leurs fantasmes ? Comment doivent-ils s'y prendre, comment doivent-ils les prendre ?

Pour tenter de répondre à ces questions, il s'agirait d'abord de définir la féminité, de savoir ce que c'est une femme. Avant d'interroger ce qu'elle veut et ce qu'elle fantasme, qui est-elle, celle qui veut ?

Quelquefois, dans certains pays, elle n'est rien, ou pas grand-chose. Mais ce pas grand-chose est à ce point menaçant qu'il faut le dissimuler sous des voiles et l'éviter en public. Une contradiction que les plus habiles défenseurs de cette négation des femmes n'ont pas réussi à lever. Car il est paradoxal d'entourer de tant de précautions ce « pas grand-chose » et de craindre à ce point sa proximité.

Heureusement, il est d'autres pays et d'autres époques où la femme est beaucoup. Elle est beaucoup de qualités, de particularités, on parle de sa nature, de ce qui naturellement la fait femme. Sans que, pour autant, la réponse à la question « que veulent-elles ? » n'ait été trouvée. Ou plutôt si, des tas de réponses ont été proposées. On a trouvé des tas de choses que les femmes voulaient. Mais aucune de ces réponses n'a convenu à toutes, et aucun homme n'a trouvé la formule magique qui, à coup sûr, comblerait la femme qu'il voudrait allonger sous lui.

LA « NATURE » FÉMININE N'EXISTE PAS

Je reçois chaque jour des hommes, des femmes. Ils ont décidé de faire une analyse. Chaque fois qu'ils s'allongent sur le divan, ils vont s'efforcer d'obéir à la règle, terriblement exigeante, de dire tout ce qui leur passe par la tête. Ils vont parler d'eux, de leur relation à l'autre, que cet autre soit réel ou imaginé. Ces hommes, chacun à leur façon, parleront d'une femme, qu'elle soit mère ou amante, sœur ou épouse, copine ou collègue, ils parleront de leur ignorance de cette femme, ou de leur savoir théorique qui ne coïncide pas avec les faits. Ils se demandent ce qu'est une femme. Ce qu'ils sont, eux, en face d'elle. Ils se sentent souvent exclus d'un état, d'une vérité particulière attribuée aux femmes et dont elles garderaient jalousement le secret. Ils compensent parfois ce sentiment inconfortable d'être « hors du coup » en se persuadant de leur supériorité. Mais dans l'intimité du cabinet et de la relation analytique, cette autopersuasion s'effrite. Le mode d'emploi des femmes qu'ils côtoient leur échappe. Ils ont peur de rater, d'être à côté, de dire ou de faire ce que surtout il ne fallait pas dire ou faire.

Ce qu'ils ne savent pas, ou qu'ils ne croient pas quand elles le leur disent, c'est que les femmes elles-mêmes ignorent qui elles sont et quelle est leur définition. Je ne parle pas, bien sûr, de la définition physiologique de la féminité. Une définition qui pourtant, dans sa formule expéditive et grivoise, porte en elle les germes de nombreux quiproquos : la femme est celle « qui n'en a pas ». Par opposition à l'homme qui, lui, en a. Et qu'il en ait un (phallus) ou une paire (de testicules), il se définit par ce plus, qui manque aux femmes.

Ce raccourci, tellement courant, n'offre pas une définition autonome de la féminité : une femme est femme parce qu'elle n'est pas un homme. Voilà qui ne résout pas le problème ainsi posé : qu'est-ce qui définit la féminité, en dehors de ses caractéristiques génitales, biologiques ? Qu'est-ce qui la définit indépendamment de la masculinité ?

Qu'est-ce que la féminité ?

Qu'est-ce qui fait qu'une femme se sent femme ? Se sait femme ? Car ce n'est pas le corps qui, dans leur tête, dans leur façon d'être, assure les femmes de leur identité. Combien sont-elles à porter leurs attributs – seins, fesses, hanches – comme des signes encombrants de leur « nature » ? Des signes qui, en dépit de toute logique, ne leur sont pas si naturels, des signes qu'elles portent quelquefois comme des boulets plutôt que des avantages. Elles ont l'air femmes, mais les mots qu'elles laissent échapper du divan révèlent leurs doutes quant à cette féminité, quant à ce qu'elle est réellement, au-delà des apparences.

Les femmes questionnent sans cesse leur féminité.

Elles la questionnent d'autant plus que, dans la vie de tous les jours, dans les conversations qu'elles ont, dans les discours qu'elles entendent et les pensées qui circulent, elles sont femmes et « ça se voit ». Et comme cela se voit, ce n'est pas à contester, ni même à discuter. Ces questionnements ne sont permis qu'aux hommes qui, eux, restent à la porte du grand mystère féminin.

Mon fantasme ? Être un homme. Ressentir ce qu'il ressent quand il est dans moi, comment ça fait de bander et d'éjaculer. Juste une fois...

Nous aimerions tant, nous femmes, être définies par notre nature. Nous sommes si peu sûres de cette féminité que nous incarnons, que nous sommes les plus virulentes à revendiquer cette nature féminine qui serait la nôtre. N'imputons pas aux seuls hommes, et aux sociétés à dominante masculine dans lesquelles nous vivons, l'entière responsabilité de ce recours à la nature féminine, comme alibi.

Les femmes que j'écoute se débattent avec cette nature. Cette nature qui serait la leur. Elles se débattent car dans la réalité de leur vie, les caractéristiques de cette dite « nature » se dérobent et ne fonctionnent

pas. Ce qu'elles disent d'elles, en tant que femmes – telles que les définit cette nature – ne colle pas à ce qu'elles éprouvent en tant que personnes. Elles sont troublées, quelquefois perdues, de ne pas correspondre à des critères qu'elles ont elles-mêmes invoqués, et qu'elles tiennent pour vrais.

Les femmes qui parlent de leur féminité s'approprient passionnément les principes qui circulent à leur sujet. Elles le clament : oui, elles sont ainsi puisqu'elles sont femmes ! Et elles sont désespérées, aussi, de ne pas y arriver, de ne pas réagir comme elles auraient dû, de ne pas avoir fait comme elles sont censées savoir faire.

« C'est celui qui dit qui est » chantonnent les enfants. Des femmes, sans cesse, disent ce qu'elles sont, comme femmes. Mais elles ne vivent pas et ne font pas ce qu'elles disent, ce qu'elles sont convaincues d'être, ce qui leur a été dit et répété, auquel elles essaient désespérément d'adhérer. Leur analyse, particulière à chacune, révèle au fil des séances ce gouffre entre ce qu'elles disent être, ce qu'elles sont, et ce qu'elles font. Un gouffre qui va s'avérer vital pour qu'elles inventent, chacune à leur façon, leur féminité.

Lieux communs sur « les femmes »

Que dit-on des femmes ? Quels sont les fantasmes qui circulent à leur sujet ? Des fantasmes dont le « ménage » est à faire avant de visiter les fantasmes de ces femmes.

Quelles sont ces qualités, ou défauts, réputés propres aux femmes, auxquels hommes et femmes souscrivent ? Quels sont nos fantasmes de ce qu'est la féminité ? Je n'en ferai pas ici la liste complète. Car j'en oublierais certainement. Mais considérons quelques-unes de ces « vérités ». Entendons comme elles sont acquises, comme elles font figure d'évidence. Même si, dans le concret de nos vies, ces évidences pâlisent.

Commençons par une qualité souvent rapportée entre mes murs et qui circule largement au-dehors. Ce fait, considéré comme incontestable, que les femmes sont polyvalentes et que les hommes ne le sont pas.

Les femmes sont « polyvalentes »

Les études sociologiques confortent ce fait : les femmes travaillent aujourd'hui et s'occupent en même temps du ménage, des courses, des enfants, de l'organisation familiale et des loisirs de tous. Des protestations, féministes en général, s'insurgent contre cette mauvaise répartition des tâches. Le prix à payer par les femmes pour être, professionnellement, les égales des hommes.

Mais ces contestations s'étiolent face à la conviction qu'ont les femmes elles-mêmes d'être, dans le couple, les seules capables d'en faire tant. Elles ne reconnaissent aux hommes aucune aptitude à mener plusieurs affaires de front. Quand ils travaillent – disent-elles – ils s'absorbent tout entiers en leur tâche et ne sont disponibles pour rien d'autre. S'ils gardent les enfants, ils ne penseront pas à mettre en route la machine à laver. Ils ne peuvent, dans le même temps, faire les courses et décider des menus. Et s'ils sont en réunion, ils oublieront à coup sûr qu'ils doivent être à la crèche avant dix-huit heures trente.

Entre le constat social et la révolte, il y a cette résignation, qui freine toute évolution : les femmes sont ainsi faites. Elles peuvent gérer trois choses à la fois, les hommes ne le peuvent pas. Elles sont donc obligées d'assurer cette gestion et de subir cette division bancaire des tâches.

Les femmes sont « entières »

On dit les femmes plus entières. On dit qu'elles ne s'encombrent pas d'à peu près, qu'elles détestent les compromis. Au contraire des hommes qui, dans leur vie privée, ne tranchent pas, ne choisissent pas. Ils gardent les épouses et les maîtresses. Ils attendent d'être virés d'un côté pour

s'engager de l'autre. Tandis que les femmes, si elles aiment ailleurs, n'aiment plus où elles sont « basées ». Elles sont pluridisciplinaires au quotidien, mais pas en amour. Elles aiment ou n'aiment pas. Et quand elles n'aiment plus, elles s'en vont, en dépit des pertes et fracas.

Les femmes sont « maternelles »

Toutes les femmes sont maternelles. Féminité et maternité sont indissociables. L'épanouissement de leur féminité passe forcément par ce désir d'enfant qu'elles vont satisfaire, par cette aventure merveilleuse qu'elles vont vivre et porter. Une femme qui ne peut avoir d'enfant est bien sûr malheureuse. Une femme qui ne veut pas en avoir est forcément suspecte.

Les femmes sont « pacifiques »

Si le monde était dirigé par des femmes, il n'y aurait plus de guerres car elles sont naturellement pacifiques. Elles ne supportent pas la violence, elles ne comprennent pas la brutalité des hommes, leur soif de sang et de vengeance. Les femmes sont douces. Elles n'aiment pas ce qui heurte, ce qui blesse, ce qui vocifère.

Les femmes sont « bavardes »

Les femmes parlent. Beaucoup. Les hommes sont dans l'action, les femmes réclament des mots. Elles aiment dire, mais elles aiment aussi qu'on leur parle, qu'on leur murmure des mots tendres, qu'on leur répète l'amour qu'elles inspirent, qu'on les rassure sans cesse. C'est un truc de femme, la discussion sur le couple, sur son état des lieux. C'est même son défaut. Elle déniche des problèmes là où il n'y en a pas, quand l'homme, lui, ne cherche pas midi à quatorze heures et que pour lui tout va plutôt bien.

Les femmes parlent aussi beaucoup entre elles, elles sont de redoutables commères. Elles critiquent leurs copines, sont impitoyables. Mais en même temps, elles se confient davantage, font plus facilement l'aveu de leurs faiblesses. Contrairement aux hommes qui se croient obligés de « tenir », fiers et droits malgré les poids supportés. Jusqu'à ce qu'ils tombent.

Les femmes sont « intuitives »

On attribue aux femmes une intelligence particulière, une perspicacité par-delà les mots et les faits. On parle d'ailleurs d'intuition féminine. Elles sont censées deviner les chagrins refoulés, les mal-être inavoués. Elles sont de redoutables psychologues : à leur sixième sens, personne ne peut échapper. Elles devinent les mensonges, elles flairent les trahisons, on ne peut les duper longtemps. C'est à cause de cette qualité qu'elles furent autrefois traitées de sorcières et brûlées sur les places publiques. Elles ne sont plus sorcières, mais elles ont gardé ce don.

Sexuellement, elles ont moins de « besoins »

Aborder les fantasmes des femmes, c'est aborder leur sexualité. Une sexualité qui, comme on le dit partout et comme elles le répètent souvent, est beaucoup moins impérieuse, beaucoup moins importante que celle des hommes.

Les hommes, comme chacun sait, sont susceptibles toujours d'être « menés par la q... », c'est pourquoi il est difficile de leur faire confiance. Les femmes, elles, pensent d'abord amour, tendresse, échange. Elles sont sensibles à l'humour et à l'intelligence davantage qu'aux biceps ou aux supposées prouesses sexuelles de celui qui les courtise.

Et quand on ne dit pas que la sexualité des femmes est moins importante, on dit qu'elle est plus fragile, plus compliquée que celle des hommes. Que les hommes, eux, ont des « besoins », que leur sexualité

est plus basique et mécanique que celle des femmes. Que chez elles, ça passe par la tête, et que chez les hommes, ce sont les glandes et les hormones qui font la loi.

Chez l'homme, c'est supposé fonctionner au doigt et à l'œil : par le doigt d'une caresse ou par l'œil excité par les images qui alimentent ses fantasmes. Chez les femmes, c'est long, c'est lent, c'est compliqué. Et elles n'ont pas, pour les aider, cette même aptitude à fantasmer que les hommes. Paraît-il...

Autant de facteurs qui justifient la fidélité légendaire des femmes : puisque le sexe ne les obsède pas, leur appétit ne déborde pas du cadre de leur union légitime. Et si, malgré tout, elles quittent ce cadre, c'est parce qu'elles sont fidèles à leur intégrité, c'est parce qu'elles n'aiment plus ici qu'elles vont aimer ailleurs. Une échappée qui n'est qu'accessoirement motivée par le sexe.

Voilà quelques lieux communs – puisqu'ils seraient communs à toutes les femmes – qui tentent de répondre à la question : « qu'est-ce qu'une femme ? ». Et j'ai choisi ceux-là car je les entends souvent, tant par la voix des hommes que par celle des femmes.

Les femmes s'accrochent à ces fantasmes d'elles. Elles apportent sur le divan ces assertions en espérant qu'elles seront définitivement validées, sûres enfin que tout cela est vrai, que ce qui se dit d'elles est bien ce qu'elles sont.

Mais si ces « principes féminins » sont sans cesse invoqués, c'est parce qu'ils ne fonctionnent pas. Les mots des femmes ne cessent de les contredire, de les démentir. Leurs vies ne cessent de trahir ces principes, d'en prouver l'inanité. Mais elles continuent de s'y référer désespérément. Parce que si je ne suis pas ça : si je ne suis pas fidèle, polyvalente, aimante et intuitive, qu'est-ce que je suis donc ? Par quoi vais-je remplacer ces définitions ? Quelle serait donc ma féminité ?

LES IDÉES REÇUES ET LA RÉALITÉ VÉCUE

Reprenons ces qualificatifs de la féminité, montrons leur dimension fantasmatique. Soulevons leurs contradictions, leurs incohérences : cette polyvalence des femmes, si fameuse qu'on pourrait la croire inscrite dans leurs gènes, est-elle si naturelle ? Les femmes naissent-elles avec cette aptitude que les hommes, définitivement, n'ont pas ? Ne serait-ce pas plutôt la continuation d'un modèle, hérité de nos mères ? Un modèle que les hommes, évidemment, se gardent bien de contester !

Car il y a peu, un temps qui nous semble lointain mais qui n'est que le temps de nos parents ou grands-parents, les femmes n'étaient pas destinées à « gagner leur vie ». Leur travail était soit dû à une nécessité économique qui n'engageait pas leur désir, soit un luxe pour une élite cultivée et affranchie des codes qui régissaient leur statut de femmes. En un temps record – à peine trente ans – ces positions ont complètement basculé. Le choix de ne pas travailler est devenu marginal, et se légitime souvent par l'impossibilité de faire autrement, à cause du coût et du temps que réclame l'éducation des enfants, et la nécessité de s'y consacrer « parce qu'on les a faits ».

Quelques-unes osent – elles sont rares – affirmer leur volonté de ne pas travailler et de jouir de cette possibilité. Les pudeurs ont changé de bord : aujourd'hui il faut « oser » ne pas vouloir travailler.

Les femmes ont donc investi en masse un domaine qui était réservé aux hommes, un univers qu'elles visitaient jusque-là pour des fonctions subalternes ou accessoires.

Avant cette conquête, les femmes régnaient sur les foyers. Elles étaient les maîtresses du lieu sacré qu'est la maison. Elles en organisaient le rythme, l'économie, elles en décidaient les règles, même si les hommes, lorsqu'ils rentraient, semblaient jouir de toutes les prérogatives.

Et l'on voit, dans les provinces qui valorisent encore le rôle de la femme au foyer, comme ces organisations apparemment machistes sont

tenues de main de maître par les femmes. Elles confortent leurs hommes dans leur rôle de chef de famille – et le mot « chef » est à prendre à la lettre – et, sans faire de bruit, gèrent... tout. Y compris leurs hommes qu'elles nourrissent, habillent, rassurent ou influencent. Des hommes qu'elles laissent jouer leur partition virile qui soi-disant décide de tout. Les organisations dites matriarcales existent bel et bien, elles nous ont éduquées ou sont très près de nous.

Si peu « maîtresses » de maison

Les femmes d'aujourd'hui qui s'occupent de mille choses en même temps, sont les filles de ces mères, de ces patronnes de leur territoire familial. Elles ont été « dressées », à leur insu, pour tenir les mêmes fonctions. Elles n'ont pas été toujours consciemment entraînées à prendre ces relèves mais elles ont vu faire, elles se sont inspirées, pour se construire, du modèle incontournable qu'est une mère pour sa fille. Elles ont compris le pouvoir qu'avaient ces femmes : à tout faire, leurs époux sans elles ne pouvaient rien faire. Un pouvoir que, malgré leur accès au monde professionnel, malgré leurs nouvelles responsabilités, des femmes ne se résignent pas à abandonner. Quitte à être débordées.

Et pourquoi les hommes dérangerait-ils cette situation ? Pourquoi réclameraient-ils leur part de tâches – des tâches pour lesquelles ils ont rarement été sollicités – quand leur compagne d'emblée les assume ? Consentent-elles, la plupart des femmes, à abandonner leur suprématie de celle qui « heureusement est là pour s'occuper de tout, parce que, s'il fallait compter sur lui pour faire des courses ou du repassage... » ? De l'espace et du temps ont-t-ils été cédés à cet homme pour qu'il essaye, pour qu'il apprenne ? Lui a-t-on permis de cafouiller, de se tromper ? N'a-t-on pas critiqué son incompetence, en reprenant sur-le-champ la direction des opérations ? Des opérations que je mène à MA façon, qui forcément est la meilleure. Lui a-t-on donné l'occasion d'inventer la sienne, de façon ? Lui a-t-on permis de marcher sur nos plates-bandes ?

Et pourquoi, ces mêmes hommes, se battraient-ils contre cet ascendant que beaucoup de femmes, sans se l'avouer, ne veulent pas lâcher ? Ils auraient tort de ne pas en profiter... Quand ils entendent : « Laisse, tu ne sais pas faire », pourquoi insisteraient-ils ? Il est des corvées dont ils se passent volontiers. Et leur inaptitude, unanimement reconnue, est un argument imparable pour justifier leur inaction.

Et comme le « dérangement » de ces bonnes raisons – la femme multitâches et l'homme monotâche – nous paraît titanesque, alors autant les corroborer et faire comme si cela fonctionnait ainsi. Parce que c'est « naturel ».

Un sentiment de mal faire

Mais cela ne fonctionne pas si bien, pas si naturellement. Sur le divan, dans l'abandon des mots et de leur enchaînement, les femmes racontent les verres d'eau dans lesquels elles se noient, elles qui sont censées nager comme des poissons dans l'océan du quotidien. Elles racontent leur sentiment de mal faire, et de travers, de ne pas savoir gérer les demandes des uns et des autres, elles racontent ce qu'elles vivent comme de minuscules échecs qui se répètent, elles racontent les enfants pour lesquels, au fond, elles n'ont pas toujours les moyens ni l'envie d'être disponibles. Elles racontent les actes manqués, comme des fausses notes à leur rôle de femme hyperactive : le goûter d'anniversaire qu'elles ont bâclé, le four qu'elles n'ont pas allumé, la pièce de linge oubliée dans la machine à laver qui a déteint et bousillé les chemises du mari...

Des ratages qui nous mettent dans un désarroi disproportionné par rapport aux dégâts et qui nous soufflent que non, on ne peut pas tout mener de front et que surtout on en a marre d'essayer d'incarner un archétype idéal. Mais la colère ou le remord recouvrent ce murmure et on se rattrape vite aux branches de ces définitions de la femme. Aux fantasmes de ce qu'elle doit être.

Je rêve régulièrement qu'une catastrophe naturelle s'abat et détruit tout. J'ai un peu peur, mais au fond je suis contente. Et tout le monde meurt autour de moi, tout est cassé, il n'y a plus de ville, plus de paysages, plus rien. Et je suis seule. Ce qui me réveille c'est le plaisir que j'y prends. Et ce qui m'inquiète c'est que, sans dormir, sans faire exprès, j'aime bien me repasser le film.

La fidélité, paravent des pulsions

Leur fidélité qu'elles affirment inhérente à leur « nature », n'est-elle pas un rempart contre les pulsions qu'elles sentent en elles, ne les protège-t-elles pas de désirs potentiels qu'elles soupçonnent et qu'aucun discours ne leur reconnaît ? Les hommes, bien sûr, préfèrent cette répartition des rôles : à eux le droit à la gaudriole – un « droit » qu'ils ne vivent pas si confortablement – et l'assurance de la constance de leur légitime.

S'il est un fantasme régulièrement rapporté par les femmes au cours de leur psychanalyse, c'est celui de l'infidélité prochaine de leur amant ou mari. C'est un fantasme au sens où aucun fait ne le corrobore, et que ce scénario imaginaire, elles en sont sûres, ne tardera pas à devenir réalité. C'est un fantasme douloureux, terriblement angoissant. Elles se sentent trahies d'avance et méprisables de cette jalousie infondée qui empoisonne leur vie et celle de leur compagnon.

Cette terreur, si fréquente, d'être un jour trompée, se révèle souvent être la peur, obstinément refoulée, de pouvoir moi, qui suis femme, désirer un autre homme. Il est la peur, détournée en son inverse par ma censure, de ce que je me sens capable d'éprouver, et peut-être de faire. Cette peur que l'autre me trompe est ma peur, déguisée, que moi je le trompe.

Beaucoup de femmes s'obstinent à faire valoir leur nature entière et fidèle. Comme si cela les protégeait d'elles-mêmes et des surprises

de l'existence. Elles affirment leur fidélité « naturelle » comme une incantation pour chasser les mauvais démons. La terreur d'être trahie par l'homme qu'elles aiment – parce qu'il est homme et qu'il le fera fatalement – est en fait leur angoisse de trahir leur soi-disant nature féminine. Car elles sentent le désir qui les habite et qui contredit les pseudos vérités sur leur féminité. Elles sentent qu'elles sont plus sexuées qu'elles ne le prétendent, qu'elles n'ont peut-être pas le contrôle de leurs pulsions, si raisonnables soi-disant. Un ressenti ravalé, refoulé, quelquefois totalement occulté.

Et la vie se charge souvent de mettre à mal ces systèmes laborieusement installés pour « réussir » sa féminité. Car les femmes, aussi, sont infidèles. Plus souvent qu'on le croit et qu'elles le disent. Celles qui ne revendiquent pas cette « nature » féminine vivent leurs infidélités au mieux des circonstances sans se charger du poids supplémentaire de n'être pas normales. Les autres, au contraire, compliquent une situation déjà complexe par leur culpabilité de ne pas faire ce qu'il faut, de ne pas être ce qu'elles devraient être, de n'être pas fidèles comme les femmes normalement le sont.

Je fais le constat, en écoutant des femmes et les secrets de leur vie, que les plus « tragiquement infidèles » – au sens où elles le vivent comme un drame, et qu'il met en péril leurs choix de vie – sont celles qui ne doutaient pas de leur nature intrinsèquement fidèle. Les femmes qui se devinent des pulsions, et peut-être des envies, un jour, d'aller butiner ailleurs, celles qui ignorent ce qu'elles pourraient vivre demain, celles-là sont plus fidèles à leur présent, à leur partenaire de maintenant. Un maintenant qui peut durer longtemps.

Et ce constat n'a rien d'étrange. L'autopersuasion est inefficace pour gérer la dimension inconsciente de nos fantasmes, et notre envie, quelquefois, de les mettre en acte.

Comme il tangué « l'instinct » maternel !

Et l'instinct maternel des femmes, comme il fait tanguer le divan !

On parle un peu, aujourd'hui, de cette possibilité qu'une femme ne soit pas forcément une mère « quelque part », qu'elle ait ou non des enfants. On en parle un peu, mais trop peu encore.

Les femmes qui se racontent, qu'elles soient mères ou qu'elles envisagent de l'être, questionnent cet instinct maternel qui tant de fois leur manque, et qui jamais n'assure tout à fait leur rôle de maman. Le fameux « baby-blues » n'est pas seulement dû au bouleversement physique et hormonal qui suit leur délivrance. N'est-il pas, aussi, le premier cri de désespoir de femmes à qui « l'instinct » supposé fait cruellement défaut ?

Elles s'étaient imaginé comblées par la venue de l'enfant, enfin confirmées dans leur féminité. Elles croyaient devenir sereines, invulnérables, définitivement consacrées femmes grâce à leur maternité. Et cela ne se passe pas comme elles l'avaient projeté. La consécration tant attendue de leur féminité n'a toujours pas eu lieu. Elles doutent, elles sont fatiguées, elles se demandent (horreur) si vraiment elles voulaient ce bébé. Et tout ce monde qui les conseille et leur dit comment faire ! Au lieu d'être adultes désormais – ce qu'elles croyaient en ayant enfanté – elles sont infantilisées, débordées par ces fausses notes au tableau idyllique des mères qu'elles s'imaginaient être. Elles ont envie d'être ailleurs, de faire autre chose, d'échapper au vampirisme de ce petit être et d'un entourage qui lui renvoie l'image d'une femme forcément comblée.

Mais comment avouer qu'elle ne l'est pas, comblée ? Que lui répond-on quand elle ose – à peine et en passant – parler de ses manques et de ses trop-pleins ? Que cela va passer, qu'elle est fatiguée, qu'elle aura tant de joies...

On permet à l'homme les crises de paternité, on tolère sa panique et ses reculs devant la responsabilité d'être père. On les permet si peu

aux femmes, qui les vivent si souvent, chez qui « l'instinct » maternel a tant de ratés.

Quant à leur sixième sens, que l'on appelle aussi leur intuition féminine, leur intelligence, leur réceptivité, les femmes s'en félicitent d'autant plus bruyamment qu'elles en doutent. Plus elles le clament, moins elles sont sûres d'être si perspicaces. Cette qualité est aussi peu certaine que l'est la supériorité virile, quand les hommes la revendiquent. Et ces valeurs ont ceci de commun : elles n'existent que par comparaison à l'autre et à sa prétendue infériorité.

Il y a donc une aspiration, chez les femmes qui se réfèrent à leur intuition féminine, à prouver leur ascendant sur les hommes. Elles entretiennent cette aura d'un savoir mystérieux, particulier, à la porte duquel ils resteraient. Mais sorties des conversations amicales ou théoriques, lorsque ces femmes s'abandonnent et disent tout ce qui leur passe par la tête, cette conviction de leur supériorité se dégonfle.

Car si elles savaient si bien, si elles comprenaient aussi vite, si elles décryptaient aussi sûrement les non-dits de l'autre, elles ne seraient pas aussi inquiètes de ce que l'autre dit ou ne dit pas, de ce qu'il fait ou ne fait pas. Malgré leur « don » – pour celles qui se l'approprient – elles hésitent, elles sont maladroitement, elles disent ou font ce qu'il ne faut pas, au moment où il ne fallait pas. Elles font des bourdes énormes, des gaffes irrattrapables. Tout simplement elles ne savent pas, ne sont pas sûres d'avoir compris l'autre et ses attentes, d'avoir saisi ses demandes. Leur sixième sens est en rade dans les moments importants de leur existence. Une occasion supplémentaire pour elles de mettre en doute leur normalité, de se sentir exclues du cercle des femmes.

La cacophonie des modèles sexuels

Revenons à la sexualité féminine, comme nous le ferons tout au long de ce livre.

Il est un argument ancien, encore répandu, qui ramène les différences sexuelles entre les hommes et les femmes à une différence de système : davantage d'automatisme chez les hommes, moins de besoins chez les femmes. Cet argument se voit supplanté peu à peu par celui d'une sexualité, chez les femmes, plus délicate, plus compliquée. On ne déroge pas à l'idée que, pour les hommes, c'est plus fréquent et plus facile, voire mécanique. Ce que contredit la réalité de leur sexualité, qui n'a rien de si simple, avec laquelle ils ne sont pas si à l'aise. L'extraordinaire succès du Viagra l'a claironné.

Aux femmes, depuis peu, on reconnaît des désirs, une aspiration à jouir de leur corps. Les femmes seraient, elles aussi, gourmandes, voire « consommatrices ». Elles seraient, elles aussi, traversées d'intentions salaces, d'images peu convenables. Elles que « ça » n'intéressait pas, ont aujourd'hui des fantasmes. Et si elles n'en ont pas, c'est qu'elles ont un problème, qu'elles ne sont pas normales.

En même temps, les femmes ont à gérer un désir qui est dit chaotique, capricieux, un désir en panne à la moindre contrariété. Un désir sensible à tous les changements. Depuis que leur sexualité est débattue, l'accent est mis sur sa fragilité, sur ses difficultés, sur ses frigidités. Et ces obstacles, propres à la sexualité des femmes, sont considérés comme inéluctables. Si on vante depuis peu l'importance de la jouissance pour les femmes, on leur assigne une libido fatalement compliquée, et qui souvent leur fait défaut.

Et l'on en revient, sournoisement, aux bons vieux arguments : elles n'ont pas les mêmes besoins qu'un homme, elles vivent toutes des baisses de désir, et c'est normal.

D'où cet inextricable conclusion : les femmes n'aiment pas trop le sexe, mais en fait elles aiment beaucoup ça, et pour être femmes il faut qu'elles ne pensent qu'à ça, mais quand elles font l'amour ça ne marche pas si bien que cela.

À cette cacophonie intime, viennent s'ajouter les discours de notre société qui, même s'ils font la part de plus en plus belle aux femmes et

à leur sexualité, à leurs désirs, à leurs fantasmes, sont encore lourds de préconçus et de réticences quant à leurs possibilités érotiques. Ce qui rajoute encore à la confusion.

La fidélité, par exemple, sera évoquée comme naturelle dans un article, pour être contestée dans une émission de télé, ou considérée comme une mode déjà passée par la bouche d'un éminent penseur. Elles sont dites femmes de ne pas dissocier leur corps de leur âme, puis de ne pas mélanger les affaires du cœur et celles du sexe, la seconde d'après. Les affranchies du sexe sont à l'honneur, au sens où elles sont libres et audacieuses, et qu'elles font ce qu'elles veulent. Mais elles ne restent pas longtemps sur leur piédestal. On les accuse en même temps de se comporter « virilement » et de ne pas assumer leur féminité. Puisque, être femme, ce n'est pas avoir un désir prolixe et volage.

Je suis une prostituée et je tapine dans la rue. Mon mec me regarde. Je n'ai pas le choix des clients : ils sont moches, vieux, sales... Je les prends tous.

Accablées par ces sommations, les femmes portent leur « nature » comme une somme de vérités angoissantes et incohérentes. Angoissantes car aucune de ces vérités ne résiste à leur vécu, car aucune ne leur colle à la peau comme un vêtement parfait.

Cette nature, à laquelle elles tiennent, qui est censée éclairer leurs choix, leurs façons de vivre et d'aimer, les perd davantage. J'entends comme le mystère féminin les dérouté, comme il les tourmente. Elles sont censées le percer mais ne ressentent pas ce qu'elles devraient ressentir.

Et c'est quelquefois ce qui les amène chez moi. Elles viennent pour être enfin des femmes normales. Sauf qu'elles emprunteront d'autres voies que celles de cette dite normalité. Des voies où la voix de leur désir, où les échos de leurs fantasmes guideront leurs choix. Sans qu'elles en souffrent, sans qu'elles en payent le prix.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Rêves de femmes
Sophie Cadalen



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S
E D I T I O N S